

Hugo Musella

Conquête (s)

Monologue



... et les moutons .com

CONQUÊTE (S)

Cette pièce a été lue en public pour la première fois
lors des rencontres d'auteurs de l'association NIACA,
au théâtre Alexandre III à Cannes
le 27 septembre 2014

La lecture était organisée par le Limite Larsen Théâtre
Paul Laurent était à la voix,
Céline Ottria à la guitare.

[Dans le noir. Ou presque. Un noir de théâtre.]

[Une voix]

On commence à zéro.
L'espace vide.
La lumière éteinte.

On dit que la lumière est éteinte comme si c'était une évidence.
L'évidence de la lumière.
Et si l'évidence était l'obscurité ?

On commence à zéro.
L'espace vide.
L'obscurité s'étale sur le plateau.

L'obscurité s'étale sur le plateau...
Mais déjà la parole donne corps à l'espace.
On ne part pas de rien.
Pas de zéro.

Le nouveau monde, celui de Christophe Colomb, n'est pas né du néant.
Il y avait déjà foule avant.
Une vieille civilisation.
Et puis plus.

Au début, il y a une rupture.
La lumière doit gagner sur l'obscurité ou l'obscurité sur la lumière.
Le silence peut prendre le pas sur le bruit.
Une foule peut remplir l'espace vide.

Je dis : on commence à zéro.
J'ai rompu le silence.
Je dis cela et déjà la parole a gagné.

On commence par la parole.

Je suis un conquistador à l'armure sanglante. Mon casque est ébréché. Ma lame est émoussée. Sous mon plastron rouillé ma chemise pue la mort. Mes mains sont à vif. La poudre. Chaque coup de mousquet marque un peu plus ma peau. La poudre brûle. Débarqué comme un dieu du soleil j'ai vaillamment conquis un pays de moustiques, de fièvre jaune, de calvaire. Putain de pays de fous. Des enfants qu'ils disaient. De bons sauvages dans un nouvel Eden. Tu parles. Des guerriers sanguinaires, des cannibales, des idolâtres sadiques. Notre folie des grandeurs s'est fracassée contre les murs des cités d'or que nous n'avons jamais atteintes. Eteints nos rêves de richesse. Le sang, seul a coulé à flots. On a gagné. La belle affaire ! Je règne sur un tas de cadavres tièdes. Le cadavre du Nouveau monde.

Si je dis cela, quel besoin de lumière ?
La parole s'immisce dans votre imaginaire.
Elle est une lumière, déjà.
L'obscurité un masque.
Puisse-t-il être celui de la vérité.

Dans le noir je dis aussi : je suis un rugbyman. Né à Oujda au Maroc. Cela importe peu. Je porte le maillot de l'équipe de France. Ca n'importe pas plus. Le peuple sud-africain, incrédule, sort timidement de l'apartheid. Il se retrouve dans ce grand stade pour la demi-finale de la Coupe du monde qui nous oppose à leurs Springboks. Cela importe peu. La pluie tombe. Non. La pluie, une masse presque solide, écrase la pelouse. Cela importe peu. Plus rien ne compte. Le temps lui-même est aboli. Plus rien n'existe au-delà de cette ligne d'essai et des quarante mètres entre nous. A quarante mètre de la finale. Notre mêlée est forte. Rien d'autre ne compte. Nos avants enfoncent leurs vis-à-vis. Le ballon sort. Une passe vers le centre. Un coup de pied haut. La balle monte. Elle redescend à cinq mètres de la ligne. Quatre ? Quatre peut-être. Les joueurs se jettent dessus. Les mains se tendent, les épaules se percutent. La balle ovale est capricieuse. Les doigts glissent sur elle. Elle tombe. Rebondit. Une fois. Rien d'autre ne compte. Je m'en empare. Dans mon élan j'avale les trois mètres restants. Je plonge vers l'en-but. Je tends les bras. Rien. J'aplatis sur la ligne. Essai. Essai refusé. On dira qu'il a manqué dix centimètres. C'est faux. J'ai marqué. Mais quoi ? Cela importe peu. Quelques jours plus tard, un petit président noir portant le maillot du sport des blancs offrira le trophée de champion du monde de rugby à son capitaine. Et finalement rien d'autre ne compte.

Je suis un conquistador.
Je suis un rugbyman.
L'un ou l'autre.
L'un puis l'autre.
Je me transforme à l'envi.
Magie de la parole.
Possibles de l'obscurité.
Dans le noir je suis qui je veux être.
Qui je veux.

Si je veux, je dis : je suis un anarchiste. Syndicaliste. Un combattant des droits sociaux. Ce serait ironique si ce ne devait pas être tragique. On a gagné. Ils vont nous pendre. Plus rien à faire. Nos corps ne nous appartiennent plus. Ils ont été livrés aux bourreaux eux-mêmes livrés au tribunal. Au tribunal qui n'est personne. Un corps sans visage. Nous avons un visage. Une conscience. Plus de corps. Plus rien ne peut arrêter la machine infernale. Une tragédie je vous dis. Une tragédie absurde. Nous avons gagné, merde. La journée de huit heures est actée. Huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de sommeil. Nous

avons raison. Nos morts dans les manifestations avaient raison. Ils ont été abattus par les flics de Chicago. Le 3 mai. Six mois déjà. Dans une heure nous les suivons. On a gagné. Ils vont nous pendre. J'ai envie de hurler. On a gagné, merde ! Nul ne devrait connaître l'heure de sa mort. Les aiguilles tournent sur le cadran de l'horloge. Chaque pas nous approche de gibet. Les cordes sont vérifiées une énième fois. Les huissiers notent tout. Mécanique macabre. Précise. Infaillible. Ma conscience hurle dans la prison de mon corps. Mon corps qui ne m'appartient plus. Je suis déjà muet. Ma langue ne m'appartient plus. Je ne me sens plus le droit de parler. Je n'ai plus de droit. Ils vont pendre ce corps dans le silence. Ces corps. Nous sommes cinq. Alignés côte à côte. Mais nous avons gagné. Le jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix qu'ils étranglent aujourd'hui.

[long silence]

Je dis cela. Je dis aussi : tout puissant, j'ai fracassé la stratosphère, l'autre frontière. La technologie à vaincu la matière. La science m'a propulsé au-delà des limites de la conscience. Me voilà dans le ciel et même plus loin. Je vois le ciel d'en haut. Les étoiles glissent sur la visière de mon casque. Un dieu. Solitaire. Je suis Ouranos, le premier né du chaos, je suis l'espace dans un scaphandre américain. Je tends la main ouverte vers la terre minuscule. Je referme les doigts. J'ouvre le poing. Il est vide. Vide. Je ne règne sur rien. Dominant l'univers je suis un dieu à la dérive. Impotent. Je ne pèse plus rien. Je ne suis que néant. Un corps gonflé d'hélium comme un ballon de foire. Je suis un spectre épais. Un satellite humain tournant autour du monde.

Et vous ne voyez toujours rien.

Si. Vous voyez. Dans le noir vous voyez.

Quelque-chose.

N'est-ce pas ?

Vos oreilles s'aiguisent.

Forcément.

Entendez-vous la multitude derrière ma voix ?

Entendez-vous ? Quand je dis : je suis mort dans les tranchées de Verdun. En 1992. Putain de guerre. Le carnage ne s'est pas arrêté en 18. Il a continué dans ma tronche. Sans perdre de terrain. 74 ans de guerre. Dans ma tronche. Des cauchemars toutes les nuits. Vingt-sept mille et dix cauchemars. À chaque moment de relâche : un cauchemar. Une fois, j'ai grimpé sur une colline bleue. Toute bleue. La peau glacée des cadavres avait la couleur de leurs uniformes. Bleu. Les cervelles mélangées des copains graissaient salement mes souliers. Et mes mains. Trois fois j'ai glissé. Arrivé en haut, je me suis assis et j'ai accroché ma besace à une botte qui dépassait de la terre. En y repensant, je crois qu'il y avait le pied dedans puis la jambe et tout le bonhomme. On avait gagné celle-là. Ce jour-là. Ensuite je l'ai perdu vingt-sept mille et dix fois de suite. Un carnage. Une fois nous sommes partis à l'assaut. Huit mille gars sont morts. Ce jour là aussi on avait gagné. Trois mètres. Huit mille gars pour trois mètres. Vous savez comment on cale huit mille gars sur trois mètres ? On fait un mur avec les corps. Cinq cents mètres de large. Quatre mètres de haut. Trois mètres de long. C'est une blague d'officiers. La matière se condense dans la conquête de l'espace. C'est une blague de physiciens.

La lumière s'allume.

Ca devait arriver.

La lumière s'allume.

Et là, je suis à poil.

Démasqué.

Fini l'Amérique.

Fini la Grande guerre, le ciel.

Fini les matches de rugby, les révoltes ouvrières.

L'envers du décor de ma voix, c'est mon corps.

Pas grand-chose en réalité.

Un acteur.

Quelques ficelles.

L'acteur est ce petit être fébrile, ravagé par le doute, contraint de conquérir des mondes.

Prendre l'espace.

S'incarner.

Prendre corps dans l'espace.

Donner une voix à son corps

Ou

Un corps à sa voix.

D'un mot faire jaillir les mondes et puis les conquérir.

Gorge, nez, larynx, langue, palais, dents.

La parole reste organique.

L'imaginaire est organique.

Et là, la lumière s'allume.

Derrière les artifices de ma voix, il n'y a que moi.

Désolé.

Peut-être la lumière a-t-elle lavé le plateau de toutes mes histoires.

Doute.

Peut-être la parole est-elle rabrouée dans sa tanière.

Re-doute.

Et s'il n'en restait rien ?

Alors je recommencerais.

A zéro.

[Un temps. Il sort en prenant la sortie la plus lointaine du plateau.]

[La lumière reste allumée. Longtemps.]

[Fin]